

## Les notions de *tahlī* et de *ramal* en métrique arabe

Bruno Paoli, Institut français du Proche-Orient (Damas, Syrie)

Dans son acception technique, ḥalīlienne, le *tahlī* désigne l'application simultanée du processus appelé *qaṭ'* au 'arūd, le dernier pied du premier hémistiche, et au *ḍarb*, le dernier pied du second hémistiche, et ne s'applique qu'au *basīṭ mağzū*, y transformant ces deux pieds, de schème *mustafīlun* (– – [⊖ –]), en *mafūlun* (– – –). Le modèle de vers qui en découle, troisième 'arūd du *basīṭ*, est donc aussi appelé *muḥalla' al-basīṭ*. Le même vers anonyme est cité dans l'ensemble des traités de métrique pour illustrer ce modèle<sup>1</sup> :

*mā hayyağā š-šawqa min aṭlālin*                      'aḍḥat qifāran ka-waḥyi l-wāḥī  
– – [⊖ –] # – [⊖ –] # – – –                      ##    – – [⊖ –] # – [⊖ –] # – – –

Dans la mesure où les deux processus de *ziḥāfa* appelés *ḥabn* et *ṭayy* peuvent s'y appliquer, respectivement à la première position de chacun des six pieds et à la seconde position du premier pied de chaque hémistiche, ce modèle peut être représenté comme suit en termes de groupes stables et de positions variables :

x x [⊖ –] # x [⊖ –] # x – – ## x x [⊖ –] # x [⊖ –] # x – –

À côté de ce modèle, les métriciens classiques inventorient trois autres formes de *basīṭ mağzū*, dont le 'arūd a la forme *mustafīlun* (– – [⊖ –] ou x x [⊖ –]) et dont les *ḍarb* sont respectivement *mustafīlān*, *mustafīlun* et *mafūlun*.

Dans le premier de ces trois modèles, premier *ḍarb* du deuxième 'arūd des traités classiques, la fin de vers comporte une syllabe surlongue finale et est dite *muḍāl*. Le processus de 'illa en cause est donc un processus d'ajout (*ziyāda*). Le vers cité par les métriciens est attribué à al-Aswad b. Ya'fur (al-A'šā Nahšal, m. vers 600)<sup>2</sup> :

'innā ḍamamnā 'alā mā ḥayyalat                      Sa'da-bna Zaydin wa 'Amran min tamīm  
– – [⊖ –] # – [⊖ –] # – – [⊖ –]                      ##    – – [⊖ –] # – [⊖ –] # – – [⊖ –]

1. Voir par exemple Ibn 'Abbād, p. 18, al-Tibrīzī, p. 62 et al-Šantarīnī, p. 38 (les références correspondant aux auteurs cités en note se trouvent en fin d'article). Traduction : « Combien ma passion a été excitée par [la vue] des traces du campement désert, pareilles aux écritures d'un scribe ! »

2. Ibn 'Abbād, p. 17 ; al-Tibrīzī, p. 59 ; al-Šantarīnī, p. 37 ; le poème entier (n° LXI) a été édité par R. Geyer, 1928, p. 309. Traduction : « Nous avons traité par le mépris les allégations de Sa'd b. Zayd et de 'Amr le tamīmite. »

Dans le deuxième, deuxième *ḍarb* du deuxième ‘*arūd*, le dernier pied du second hémistiche est complet (*tāmm*). Le vers-témoin généralement cité est attribué tantôt à al-Muraqqiṣ al-Akbar (m. vers 550) et tantôt à al-Aswad b. Ya‘fur<sup>3</sup> :

*mādā wuqūfi ‘alā rab’in ḥalā                      muḥlawliqin dārisin musta‘ġimi*  
 -- [⊖ -] # - [⊖ -] # -- [⊖ -]    ##    -- [⊖ -] # - [⊖ -] # -- [⊖ -]

Dans le troisième, enfin, troisième *ḍarb* du deuxième ‘*arūd*, le pied final a la forme *mafūlun* (---). Le vers cité par les métriciens est un vers anonyme<sup>4</sup> :

*sīrū ma‘an ‘innamā mī ‘ādukum                      yawma-t-tulātā’i baṭnu-l-wādī*  
 - - [⊖ -] # - [⊖ -] # -- [⊖ -]    ##    -- [⊖ -] # - [⊖ -] # ---

Enfin, signalons qu’al-Šantarīnī (m. 1155) mentionne également un dernier modèle où le *ḍarb* est *maqṭū’ maḥbūn* (⊖ -) et le ‘*arūd* est *maḥbūn* (⊖ - -), pour en dire qu’il est considéré comme anormal (*šādd*). Il n’est d’ailleurs pas mentionné par les autres métriciens classiques. Il en cite toutefois un exemple, tiré de la *Ḥamāsa* d’Abū Tammām<sup>5</sup> :

*‘inna š-šiwā’a wa-našwatan                      wa-ḥababa l-bāzili l-‘amūni*  
 -- [⊖ -] # ⊖ [⊖ -] # ⊖ -    ##    ⊖ ⊖ [⊖ -] # - [⊖ -] # ⊖ - -

À côté de cette acception technique, le *tahlī’* a également revêtu une acception que l’on pourrait qualifier d’esthétique. Qudāma b. Ġa‘far (m. vers 940), dans le chapitre de son *Kitāb naqd al-šī’r* qu’il consacre aux défauts du mètre (‘*uyūb al-wazn*), évoque pour commencer le non-respect des principes du ‘*arūd* (« *al-ḥurūġ ‘an al-‘arūd* »), pour lequel aucun exemple n’est malheureusement cité, puis le *tahlī’*, qu’il définit comme suit :

3. Ibn ‘Abbād, p. 17 ; al-Tibrīzī, p. 60 ; al-Šantarīnī, p. 52. Ibn Manzūr, dans le *Lisān al-‘arab*, cite le vers à deux reprises (racines *ḥl’* et *ḥlq*), et l’attribue une fois à Muraqqiṣ al-Akbar et l’autre fois à al-Aswad b. Ya‘fur. Il figure dans l’inventaire des vers attribués à al-Aswad b. Ya‘fur (al-A‘šā Nahšal) dressé par R. Geyer éd., *op. cit.*, poème n° LX, p. 309 ; et dans le *Dīwān al-Muraqqiṣayn*, p. 66. Traduction : « Pourquoi m’arrêter sur le lieu d’un campement devenu désert, au sol lisse, dénué de traces et devenu silencieux ? »

4. (a) Ibn ‘Abbād, p. 18 ; al-Tibrīzī, p. 60 ; al-Šantarīnī, p. 38 ; (b) *The Dīwāns of ‘Abīd Ibn al-Abras, of Asad, and ‘Āmir Ibn aṭ-Tufayl, of ‘Āmir Ibn Ṣa‘ṣa‘ah*, poème n° I, vers 1, p. 5. Traduction : « Avancez groupés ; votre rendez-vous n’est que mardi, au fond de la vallée. »

5. Al-Šantarīnī, p. 54-55. Le vers est le premier d’un fragment de six vers attribué à un certain Sulamī ou Salm b. Abī Rabī’a al-‘Āmirī (voir al-Marzūqī, vol. III, poème n° 408, p. 1137, où l’on lit *‘inna šiwā’an wa-našwatan*). Ce vers ne peut se comprendre qu’avec le début du cinquième vers, où se trouve le *ḥabar* de *‘inna* : (5) *min laḍḍati l-‘ayšī [...]*. Traduction : « (1) [Un morceau de] viande rôtie, l’ivresse d’un bon vin et le pas sûr d’un chameau dans la force de l’âge [...] (5) Font partie des plaisirs de la vie [...]. »

Le *taḥlīf* consiste dans le fait que le mètre soit laid (*qabīḥ*), l'auteur [des vers] ayant abusé (*ʿafraṭa*) des processus de *ziḥāfa*, dont il a fait le principe de toute [sa] poésie, jusqu'à la rupture (*al-inkisār*), quittant le domaine de la poésie dont l'auditeur peut immédiatement identifier le mètre comme correct pour [celui de] ce qui est jugé peu acceptable, jusqu'à pouvoir s'accorder au bon goût ou être rapporté [aux principes] du *ʿarūd* et, ainsi, être considéré comme correct. La poésie de cette nature est dépourvue de grâce et peu agréable.<sup>6</sup>

Le *taḥlīf* désigne donc, si l'on en croit Qudāma, l'irrégularité ou la variation excessive du mètre. Le concept de *taḥlīf* ainsi défini apparaît donc bien différent du concept technique des métriciens, à tel point qu'il paraît difficile d'établir la moindre comparaison entre les deux. Mais l'examen des vers cités par Qudāma, d'une part, et de la structure du *basīṭ maǧzū'* et de son emploi par les poètes anciens, d'autre part, va nous permettre d'y voir plus clair ou, tout au moins, de comprendre comment a pu s'opérer la confusion entre deux notions apparemment si différentes, ou le passage de l'une à l'autre.

Qudāma illustre d'abord la notion de *taḥlīf* par cinq vers attribués à al-Aswad b. Yaʿfur et le premier de ces cinq vers n'est autre que celui qui, dans les traités de métrique classiques, sert à illustrer le modèle du *basīṭ maǧzū' muḍāl*, premier *ḍarb* du second *ʿarūd*, avec une syllabe surlongue finale. Ces cinq vers sont les suivants<sup>7</sup> :

1. *'innā ḍamamnā ʿalā mā ḥayyalat / Saʿdu -bna Zaydin wa-ʿAmrun min Tamīm*  
 – – [U –] # – [U –] # – – [U –] ## – – [U –] # – [U –] # – – [U –]
2. *wa-Ḍabbata l-muštari l-ʿāri bi-nā / wa-ḍāka ʿammun bi-nā ḡayru raḥīm*  
 U – [U –] # – [U –] # – U [U –] ## U – [U –] # – [U –] # – U [U –]
3. *lā yantahūna d-dahra ʿan mawlan lanā / qawra-ka bi-s-sahmi ḥāfāti-l-ʿadīm*  
 – – [U –] # – – [U –] # – – [U –] ## – U [U –] # – [U –] # – – [U –]
4. *wa-naḥnu qawmun la-nā rimāḥun / wa-ṭarwatun min mawālin wa-ṣamīm*  
 U – [U –] # – [U –] # U – [U –] ## U – [U –] # – [U –] # – U [U –]

6. Qudāma b. Ḡaʿfar (K. Muṣṭafā éd.), p. 181.

7. *The dīwāns of ʿAbīd Ibn al-Abraṣ* [...], poème n° 1, vers 24, p. 8 ; Qudāma b. Ḡaʿfar, *op. cit.*, p. 181. Traduction : « (1) Nous avons traité par le mépris les allégations de Saʿd b. Zayd et de ʿAmr, des [tribus] Tamīm (2) Et Ḍabba qui, de notre fait, ont “acheté” le déshonneur/l'opprobre (?) ; ils sont un groupe (?) qui ne nous veut pas de bien. (3) [Le sens de ce vers, plus encore que celui du précédent, est difficile à saisir. Observons qu' Ibn Barrī donne la variante suivante pour le second hémistiche : « *qawdaka bi-s-sahmi mā fāta l-ʿadīm* » (p. 168-169). Quant à A. Bonebakker, il propose de la version du *Naqd* la traduction suivante : « *As when shooting at a target, one pierces its leathern margins [missing the butt]*. » (Qudāma b. Ḡaʿfar, S. A. Bonebakker éd., p. 79 des « *Notes and additions* », note à la p. 106 du texte arabe, vers 564). (4) Nous sommes une troupe munie de lances, [une troupe] nombreuse, faite de clients et d'hommes de race pure. (5) Nous ne nous plaignons pas des blessures subies au combat, ni ne gémissons comme gémit celui qu'a piqué le serpent. »

5. *lā naštakī l-waṣma fī l-ḥarbi wa-lā / na'innu min-hā ka-ta'nāni s-salīm*  
 – – [⊖ –] # – [⊖ –] # – ⊖ [⊖ –] ## ⊖ – [⊖ –] # – [⊖ –] # – – [⊖ –]

Le premier hémistiche du troisième de ces cinq vers répond non pas au modèle du *basīṭ maǧzū' mudāl* mais à celui du *raǧaz*. La différence entre les modèles de vers du *basīṭ maǧzū'* et du *raǧaz* tient, il est vrai, à fort peu de choses : une position variable, ou un *sabab*, de plus ou de moins dans le second pied. Ce phénomène peut donc éventuellement s'expliquer par les altérations qu'auraient pu subir ces vers en cours de transmission, orale ou écrite. C'est d'ailleurs ce troisième vers qui, dans ce fragment, pose le plus de problèmes d'interprétation. Je ne me lancerai cependant pas dans un essai de restitution de sa possible « lecture originale », entreprise fort hasardeuse et subjective au demeurant. Quoi qu'il en soit, le modèle de vers dont Qudāma veut illustrer la notion de *taḥlī'* paraît bien être celui du *basīṭ maǧzū' mudāl*, auxquels se conforment les quatre autres vers de ce fragment.

Il cite ensuite ce vers tiré de la *Mu'allaqa* de 'Abīd b. al-Abrāṣ (m. vers 550), composée suivant le modèle du *muḥalla' al-basīṭ* proprement dit<sup>8</sup> :

*wa-l-mar'u mā 'āša fī takdībin      ṭūlu-l-ḥayāti la-hū ta'dību*  
 – – [⊖ –] # – [⊖ –] # – – –      ##      – – [⊖ –] # ⊖ [⊖ –] # – – –

Le commentaire de Qudāma concernant ce vers et la *qaṣīda* dont il est tiré est le suivant :

Le sens [de ce vers] est excellent (*ǧayyid*) ; son expression est bonne (*ḥasan*) ; mais il est gâché par son mètre, qui enlaidit la correction [de son expression] et ruine l'excellence [du sens exprimé]. Ce qui, dans la *qaṣīda*, dans tout ou partie des vers, est ainsi construit quant aux processus de *ziḥāfa* est laid (*qabīḥ*), du fait de l'excès (*'ifrāt*) de *taḥlī'* d'une part et, d'autre part, du fait qu'il dure et abonde. [La poésie] qui peut, pour ce qui touche à l'application des processus de *ziḥāfa*, être considérée comme correcte, est celle qui n'en use pas avec excès, ni dans plus d'un ou deux vers, sans [aboutir à des] constructions qui ne soient conformes à la mesure [correcte].<sup>9</sup>

Dans un manuscrit de la *Ġamharat aš'ār al-'arab* d'al-Qurašī, on trouve aussi le commentaire suivant : « Du fait de l'excès de *ziḥāf* et de *qaṭ'* qui le caractérise, [ce poème] peut à peine être considéré comme de la poésie.<sup>10</sup> » Le poème est également cité par Ibn Sīda (m. 1066), apparemment d'après al-Ḥalīl (m. 776, 786

8. Qudāma b. Ġa'far, (K. Muṣṭafā éd.), p. 182 ; *The dīwāns of 'Abīd Ibn al-Abrāṣ* [...], poème n° I, vers 24, p. 8. Traduction : « La vie de l'homme n'est faite que d'attentes trompées, et la longueur de l'existence est pour lui un supplice. »

9. Qudāma b. Ġa'far, *idem*, p. 182.

10. Cité par C. Lyall, *The dīwāns of 'Abīd Ibn al-Abrāṣ* [...], p. 5.

ou 791), comme un exemple de « poésie faible (*mahzūl*) et de construction incohérente (*ǧayr mu'talif al-binā'*)<sup>11</sup> ».

La scansion métrique du poème de 'Abīd réserve en effet bien des surprises. Tout d'abord, à l'hémistiche, les pieds *mustafilun*, *mafūlun* et *faūlun* alternent librement à l'intérieur du poème, à tel point que le troisième *ḍarb* du deuxième 'arūḍ et l'unique *ḍarb* du troisième 'arūḍ n'apparaissent pas comme deux modèles indépendants mais peuvent au contraire être considérés comme un seul et unique modèle. Le cas des vers 23 à 26 constitue un bon exemple de cette alternance<sup>12</sup> :

23. *man yasali n-nāsa yaḥrimūhū wa sālū-llāhi lā yaḥību*  
 - U [U -] # - [U -] # U - - ## U - [U -] # - [U -] # U - -
24. *wa-l-mar'u mā 'āša fī takḍībin tūlu l-ḥayāti lahū ta'dību*  
 - - [U -] # - [U -] # - - - ## - - [U -] # U [U -] # - - -
25. *bal rubba mā'in waradu 'āǧinin sabīluhū ḥā'ifun ḡadību*  
 - - [U -] # - [U -] # U - [U -] ## U - [U -] # - [U -] # U - -
26. *rīšu l-ḥamāmi 'alā 'arǧā'ihī li-l-qalbi min ḥawfihī waǧību*  
 - - [U -] # U [U -] # - - [U -] ## - - [U -] # - [U -] # U - -

Ensuite, un certain nombre d'hémistiches du poème ne sont pas conformes au modèle du *basīṭ maǧzū'* mais bien plutôt, comme le troisième vers du fragment d'al-Aswad b. Ya'fur, à celui du *raǧaz*. C'est le cas, notamment, du premier hémistiche des quatrième, treizième et dix-huitième vers et du second hémistiche du vingtième<sup>13</sup> :

- 4a. *wa-buddilat min ahli-hā wuḥūšan*  
 U - [U -] # - - [U -] # U - -
- 13a. *aw yaku qad 'aqfara min-hā ḡawwu-hā*

11. Cité par C. Lyall, *idem*, p. 5.

12. *The Dīwāns of 'Abīd Ibn al-Abrāṣ* [...], poème n° I, vers 23-26, p. 8. Traduction : « (23) Celui qui implore les gens n'essuie que des refus, tandis que celui qui implore Dieu n'est pas rejeté. (24) La vie de l'homme n'est faite que d'attentes trompées, et la longueur de l'existence est pour lui un supplice. (25) Combien de points d'eau ai-je visités, qui ne l'avaient été de longue date, d'accès difficile, au bout de déserts arides ? (26) Des plumes de colombe gisaient sur leurs bords, et mon cœur, sous l'effet de la peur, battait la chamade. »

13. *The Dīwāns of 'Abīd Ibn al-Abrāṣ* [...], p. 5-7. Traduction : (4a) « Les occupants [de ces lieux] ont été remplacés par des bêtes sauvages » ; (13a) Ou [si] ses grands espaces sont à présent déserts [...] » ; (18a) « Recherche la prospérité par les moyens qui te conviennent ; on l'atteint parfois malgré sa faiblesse » ; (20b) « Et combien souvent un frère devient un ennemi ! »

- ʊ [ʊ -] # - ʊ [ʊ -] # -- [ʊ -]  
 18a. 'afliḥ bi-mā šī'ta fa-qaḍ yublaḡu bi-d- (/ -ḍa'fi [...])  
 -- [ʊ -] # - ʊ [ʊ -] # - ʊ [ʊ -]  
 20b. wa-kam yašīran šāni'an ḥabību  
 ʊ - [ʊ -] # -- [ʊ -] # ʊ --

L'emploi des différents modèles du *basīt maǧzū'* est rare chez les poètes anciens. L'examen des vers et poèmes attribués à cent poètes ayant vécu avant le milieu du premier siècle de l'hégire nous a permis de constater que, outre al-Aswad b. Ya'fur et 'Abīd b. al-Abraṣ, seuls six autres poètes en ont fait usage, 'Amr b. Qamī'a (m. vers 540, 4 vers), al-Muraqqiṣ al-Aṣḡar, deux fois (m. vers 570, 26 et 4 vers), al-A'šā al-Kabīr (m. vers 630, 22 vers), Imru' al-Qays (m. vers 550, 17 vers), 'Amr b. Ma'dīkarib (m. 641, un vers isolé) et Umayya b. Abī al-Ṣalt (m. 630, un vers isolé)<sup>14</sup>.

L'examen de ces vers témoignant de l'emploi du *basīt maǧzū'* réserve encore bien des surprises. Le poème attribué à Imru' al-Qays, tout d'abord, partage avec celui de 'Abīd nombre de formules, de termes, voire d'hémistiches ou de vers entiers, qui ne diffèrent que par la rime. Ainsi, le premier vers du poème d'Imru' al-Qays est quasiment identique au septième de celui de 'Abīd<sup>15</sup> :

Imru' al-Qays, vers 1 : 'aynāka dam'u-hā siǧālu / ka'anna ša'nay-himā 'awšālu  
 'Abīd, vers 7 : 'aynāka dam'u-humā sarūbu / ka'anna ša'nay-himā ša'ību

C'est aussi le cas du second vers du poème d'Imru' al-Qays et du dixième de celui de 'Abīd<sup>16</sup> :

Imru' al-Qays, vers 2 : 'aw ḡadwalun fī zilāli naḥlin / li-l-mā'i min taḥti-hī maǧālu  
 'Abīd, vers 10 : 'aw ḡadwalun fī zilāli naḥlin / li-l-mā'i min taḥti-hī qasību

Des formules et expressions identiques se retrouvent également dans plusieurs autres vers des deux poèmes<sup>17</sup>. Borg a tenté de montrer que c'est Imru' al-Qays

14. *The poems of 'Amr son of Qamī'a*, poème n° XII, vers 3-6, p. 48-49 ; Al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, poème n° LVII, p. 247-249, et al-Aṣma'ī, poème n° LII, p. 153 ; *Dīwān al-A'šā al-Kabīr*, poème n° LIII, p. 280-283 ; *Dīwān Imri' al-Qays*, poème n° XXXIII, p. 189-193 ; *Šī'r 'Amr b. Ma'dīkarib*, n° IV, p. 86 ; et *Dīwān Umayya b. Abī al-Ṣalt*, poème n° XXVIII, p. 395.

15. *Dīwān Imri' al-Qays*, p. 189. Traduction : « Tes yeux déversent un torrent de larmes, comme si tes vaisseaux lacrymaux étaient deux rivières » ; et *The Dīwāns of 'Abīd Ibn al-Abraṣ [...]*, p. 6. Traduction : « Tes yeux déversent un torrent de larmes, comme si tes glandes lacrymales étaient une outre usée. »

16. *Dīwān Imri' al-Qays*, p. 189 ; et *The Dīwāns of 'Abīd Ibn al-Abraṣ [...]*, p. 6. Traduction : « Ou une rigole à l'ombre des palmiers, au fond de laquelle l'eau s'écoule. »

17. Il s'agit des vers suivants : Imru' al-Qays, vers 4 et 'Abīd, vers 27 ; Imru' al-Qays, vers 5 et 'Abīd, vers 28 ; Imru' al-Qays, vers 7 et 'Abīd, vers 9 ; Imru' al-Qays, vers 9 et 'Abīd, vers 26 ; Imru' al-Qays, vers 12 et 'Abīd, vers 35.

qui aurait plagié ‘Abīd, dont il aurait été le *rāwī* (transmetteur)<sup>18</sup>. À la lecture de sa composition, ‘Abīd, dit-il, nous apparaît déjà vieux, seul et n’ayant plus d’illusions sur la vie. Au contraire, Imru’ al-Qays donne l’image d’un poète à l’aube de sa carrière et sa vision du monde est harmonieuse et optimiste. De plus, la forme du poème de ‘Abīd, outre qu’elle est mieux développée, paraît beaucoup plus aboutie que celle d’Imru’ al-Qays : les enchaînements thématiques sont moins abrupts, plus travaillés. Au regard de celle de ‘Abīd, la pièce d’Imru’ al-Qays fait figure d’ébauche non développée. L’hypothèse génétique formulée par Borg, bien que solidement étayée et plutôt convaincante, peut toutefois être mise en doute : il est en effet également possible d’imaginer que ‘Abīd ait réutilisé quelques vers ébauchés par Imru’ al-Qays, lequel les lui aurait transmis, pour les intégrer dans une *qaṣīda* de sa composition, plus longue et plus élaborée. Borg croit aussi pouvoir affirmer que les anomalies métriques exceptionnelles que partagent ces deux poèmes est un argument solide en faveur de leur authenticité et que la persistance de ces anomalies lors de la transmission et de la mise par écrit peut porter à croire que la version écrite est restée fidèle à l’original.

En fait, l’analyse métrique du poème d’Imru’ al-Qays nous montre qu’il recèle beaucoup moins d’irrégularités que celui de ‘Abīd, comme si « l’élève », Imru’ al-Qays, maîtrisait mieux que son « maître » le rythme propre au *basīṭ maǧzū*. Il ne se trouve en effet dans la pièce du premier aucun vers de *raǧaz*, et les seules irrégularités qui s’y trouvent, aux vers 7 et 13, apparaissent plutôt comme des fautes de copies propres à la recension du poème par Abū Sahl, qui est celle qu’a retenue l’éditeur du *dīwān*. Au vers 7, c’est la particule ‘aw (« ou ») au début du vers qui est de trop, comme semble l’indiquer la variante de la recension d’al-Sukkarī, dans laquelle cette particule a disparu ; et au vers 13, c’est, au premier hémistiche, l’ajout de *la-hā* (« à elle » ou « pour elle »), dans toutes les autres recensions du poème, qui permet de rétablir le mètre, comme le remplacement, au second hémistiche, dans les recensions d’al-Sukkarī et d’Ibn al-Naḥḥās, du verbe *‘aḍarra* (⊖ – ⊖) par *‘azrā* (—)<sup>19</sup>. Cette constatation constitue finalement un argument de plus en faveur de l’hypothèse de Borg, selon laquelle le poème d’Imru’ al-Qays ne serait qu’un exercice d’imitation : bien que moins aboutie et plus maladroite, sa composition révèle une meilleure maîtrise d’un mètre que ‘Abīd fut peut-être l’un des tous premiers à employer. La lecture des poèmes de ‘Amr b. Qamī’a, de Muraqqiṣ al-Aṣḡar et d’al-A‘šā al-Kabīr va nous permettre de préciser cette idée.

La courte pièce attribuée à ‘Amr b. Qamī’a, dont la transcription et le découpage des six vers sont reproduits ci-dessous, nous réserve une autre surprise de taille<sup>20</sup> :

---

18. G. Borg, 1994, p. 1-15.

19. Au sujet de ces variantes, voir *Dīwān Imri’ al-Qays*, p. 430.

20. *The Poems of ‘Amr son of Qami’ah*, poème n° XII, p. 48. Traduction : « (1) Combien d’hommes leurs sens n’ont-ils pas rendu fous, au point qu’on dise un jour : “Vraiment,

1. *yā rubba man 'asfā-hū 'aḥlāmu-hū / 'an qīla yawman 'inna 'amran sakūr*  
-- [⊖ -] # -- [⊖ -] # - [⊖ -] ## -- [⊖ -] # -- [⊖ -] # - [⊖ -]
2. *'in 'aku miskīran fa-lā 'ašrabu / waḡlan wa lā yaslamu minnī l-ba'īr*  
- ⊖ [⊖ -] # -- [⊖ -] # - [⊖ -] ## -- [⊖ -] # - ⊖ [⊖ -] # - [⊖ -]
3. *wa-z-ziqqu mulkun li-man kāna la-hū / wa-l-mulku fī-hī ṭawīlun wa qašīr*  
-- [⊖ -] # - [⊖ -] # - ⊖ [⊖ -] ## -- [⊖ -] # - [⊖ -] # - ⊖ [⊖ -]
4. *fī-hi ṣ-ṣubūḥu l-laḏī yağ'alunī / layṭa 'ifirrīna wa-l-mālu kaṭīr*  
-- [⊖ -] # - [⊖ -] # - ⊖ [⊖ -] ## - ⊖ [⊖ -] # - [⊖ -] # - ⊖ [⊖ -]
5. *fa-'awwala l-layli fatan māḡidun / wa-'āḥira l-layli ḏib'ānun 'aṭūr*  
⊖ - [⊖ -] # - ⊖ [⊖ -] # - [⊖ -] ## -- [⊖ -] # - [⊖ -] # - ⊖ [⊖ -]
6. *qātala-ki -llāhu min mašrūbatin / law 'anna ḏā mirratin 'anki ṣabūr*  
- ⊖ [⊖ -] # - [⊖ -] # -- [⊖ -] ## -- [⊖ -] # - [⊖ -] # - ⊖ [⊖ -]

Dans le manuscrit édité par Lyall du *dīwān* de ce poète, on trouve en exergue de la pièce le commentaire suivant : « Le mètre de ces vers n'est pas constant. »<sup>21</sup> Lyall donne la description suivante de la structure métrique de ces six vers :

Le mètre de ce poème, tel qu'il est noté dans le manuscrit, ne correspond pas au modèle standard du *sarī* : les deux premiers vers sont en *sarī* correct ; mais dans tous les autres vers, à l'exception du second hémistiche du cinquième, le groupe final - ⊖ - a remplacé le [groupe] x x [⊖ -] médian, et ce dernier a été transposé à la fin de l'hémistiche.<sup>22</sup>

En d'autres termes, les deux derniers pieds de chacun des hémistiches ont été intervertis, compte non tenu du dernier *ḥarf sākin* du vers, dont résulte la syllabe finale surlongue, laquelle reste en place à la finale. Les quatre derniers vers de cette pièce ont donc pour modèle celui du *basīṭ maḡzū' muḏāl*. Quant aux deux premiers, leur modèle est celui du premier modèle du *sarī*, dit *maṭwī mawqūf*, qui, en termes de positions variables et de *watids*, peut être représenté comme suit :

*sarī maṭwī mawqūf* :

x x [⊖ -] # x x [⊖ -] # [- ⊖ -] ## x x [⊖ -] # x x [⊖ -] # [- ⊖ -]

---

'Amr est un ivrogne !' (2) Si je suis un grand buveur, au moins ne bois-je pas sans y avoir été invité, et le chameau ne m'échappe pas. (3) L'outre de vin est un royaume pour celui qui la possède, mais ce royaume est à la fois long et court. (4) Il s'y trouve la ration du matin, qui fait de moi un lion de 'Ifirrīn, comblé de biens. (5) Aux premières heures de la nuit, un valeureux jeune homme ; et au bout de la nuit, une hyène errante et désorientée. (6) Que Dieu maudisse ton amour, ô vin qui éloignera peut-être de toi l'homme résolu. »

21. *The Poems of 'Amr son of Qami'ah*, p. 48 : « wa hiya 'abyāt ḡayru qā'imati l-wazni. »

22. *The Poems of 'Amr [...]*, p. 48.



b. Qamī'a, 'Abīd b. al-Abrāṣ et Imru' al-Qays. Alors que ces trois derniers ont vraisemblablement vécu durant la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, Muraqqiṣ est de la seconde moitié de ce même siècle, tandis qu'al-A'šā est mort en 629. Les poèmes de 'Amr et de 'Abīd pourraient donc être les témoins d'une phase plus ancienne, où ce qui allait devenir un mètre à part entière, le *basīt mağzū*, n'était encore qu'une variante du *rağaz*, que les poètes pouvaient librement faire alterner, à l'intérieur d'un même poème, avec des vers de *rağaz* ou de *sarī*, le *sarī* en usage dans les deux premiers vers de la petite pièce de 'Amr b. Qamī'a n'étant tout compte fait rien d'autre qu'une forme de *rağaz*. Quant au poème d'Imru' al-Qays, il serait le premier témoin de l'usage du *basīt mağzū* comme un mètre autonome et reconnu comme tel<sup>25</sup>.

Pour en revenir à la notion de *taḥlīl*, il est aisé d'imaginer, au vu des exemples cités par Qudāma, comment a pu se faire l'assimilation, ou la confusion, entre un « défaut », vaguement défini mais essentiellement illustré par des poèmes ou vers composés suivant l'un ou l'autre des modèles de vers du *basīt mağzū*, et une transformation, une *'illa* en l'occurrence, qui concerne exclusivement le troisième et dernier de ces modèles. Les modèles courts du *basīt* sont des modèles de vers doubles, à deux hémistiches ; mais, comme ceux du *rağaz*, ils sont quantitativement beaucoup moins stables que les mètres du *qaṣīd*. Dans chacun des trois modèles du *basīt mağzū*, tous les processus de *ziḥāfa* énumérés par les métriciens classiques sont susceptibles de s'appliquer : le *ḥabn*, le *tayy* et le *ḥabl*, aux pieds *mustafīlun* ; et le *ḥabn* aux pieds *fā'ilun* et *maf'ūlun*, ce dernier n'apparaissant que comme dernier pied du premier ou du second hémistichique du dernier des trois modèles. Ces modèles comptent donc quatre à cinq positions variables par hémistichique :

Bm-1 ('arūd-2, ḍarb-1)	x x [⊖ -] # x [⊖ -] # x x [⊖ -] ## x x [⊖ -] # x [⊖ -] # x x [⊖ -]
Bm-2 ('arūd-2, ḍarb-2)	x x [⊖ -] # x [⊖ -] # x x [⊖ -] ## x x [⊖ -] # x [⊖ -] # x x [⊖ -]
Bm-3 ('arūd-2, ḍarb-3)	x x [⊖ -] # x [⊖ -] # x x [⊖ -] ## x x [⊖ -] # x [⊖ -] # x --
Bm-4 ('arūd-3)	x x [⊖ -] # x [⊖ -] # x -- ## x x [⊖ -] # x [⊖ -] # x --

25. Aux débuts de l'islam, ce mètre est attesté dans quelques courts fragments, longs de deux à six vers, attribués à 'Alī b. Abī Ṭālib. Les grands poètes d'époque omeyyade, et notamment ceux qui, comme 'Umar b. Abī Rabī'a, al-'Arğī ou al-Walīd b. Yazīd, avaient une prédilection pour les mètres courts (*ramal mağzū*, *ḥafīd mağzū*, *wāfir mağzū*, *kāmil mağzū*, *hazağ*, etc.), ne l'utilisent jamais. Et il n'est attesté, à cette époque, que par quelques courts fragments attribués à Waḍḍāḥ al-Yaman, al-Uḥayṭal al-Aḥwāzī, al-Mutawakkil al-Layṭī ou encore 'Urwa b. Uḍayna. Il faut attendre le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle et le début de l'époque abbasside pour que le *basīt mağzū* devienne à la mode. Il est employé, entre autres, par al-Sayyīd al-Ḥimyarī (m. 789), Abū al-'Atāhiya (m. 826), Ibrāhīm b. al-'Abbās al-Ṣūlī (m. 857), Ibn al-Rūmī (m. 896), al-Buḥturī (m. 897), al-Ḥallāğ (m. 922), al-Mutanabbī (m. 965) et al-Šarīf al-Raḍī (m. 1015), pour ne mentionner que les plus célèbres.

En comparaison, les modèles du *basīt* long, par exemple, qui comptent pourtant de deux à quatre syllabes de plus par hémistiche, n'ont que trois positions variables par hémistiche, comme cela apparaît dans les représentations de ces modèles en termes de positions stables et de positions variables qui ont été déduites de l'analyse d'un grand nombre de vers anciens<sup>26</sup> :

B-1a - x [-U-#x [ U-#x [ -U-[ # UU-] ##x [-U-#x [ U-x [ # -U-# [ UU-]

B-1b - x [-U-#x [ U-#x [ -U-[ # UU-] ##x [-U-#x [ U-x [ # -U-# [ --

B-2a - x^x [U-#x [ U-# -[-U-# [ UU-] ##x^x [U-#x [ U-# -[-U-# [ UU-]

B-2b - x^x [U-#x [ U-# -[-U-# [ UU-] ##x^x [U-#x [ U-# -[-U-# [ --

De par leur ressemblance avec le *rağaz* et leur différence avec les modèles longs du *qaşīd*, dont font partie les quatre modèles du *basīt tāmm* ci-dessus, les vers composés suivant l'un ou l'autre des modèles du *basīt mağzū'* semblent donc particulièrement bien choisis pour illustrer la définition du *taḥlīr* comme irrégularité excessive du mètre.

Mais cette définition du *taḥlīr* dépasse cependant le cadre restreint des modèles du *basīt mağzū'*. En effet, Qudāma cite ensuite un vers de *ṭawīl* attribué à Mutammim b. Nuwayra (m. vers 640) pour illustrer l'idée selon laquelle certains processus de *ziḥāfa* sont jugés acceptables s'ils se limitent à un ou deux vers<sup>27</sup>. Il semble que ce soit du *qabḍ* du pied *mafā'ilun* qu'il est question ici, lequel est considéré comme acceptable (*ṣāliḥ*) car limité à une seule position, dans le second pied du second hémistiche, que j'ai soulignée dans le découpage ci-dessous<sup>28</sup> :

*wa-faqdu banī 'ummin tadā'aw fa-lam 'akun/ ḥilāfa-humū la-'astakīna wa-'adra'ā*

[U-] U # [U-] -- # [U-] - # [U-] U - ## [U-] U # [U-] U - # [U-] U # [U-] U -

Cette idée est confirmée par ce que dit Ibn Barrī (m. 1331), dans son traité intitulé *Šarḥ al-ğumūd min masā'il al-'arūd*, des *ziḥāfa* s'appliquant au mètre *ṭawīl*. L'auteur distingue trois types de *ziḥāfa* : « bonne » ou « correcte » (*ḥasan*), « acceptable » (*ṣāliḥ*) et « mauvaise » ou « laide » (*qabīḥ*). Le degré d'acceptabilité intermédiaire, celui des *ziḥāfa* « acceptables », est défini négativement comme ce qui n'est ni

26. Voir B. Paoli, 1997, p. 294-301. Dans les deux derniers de ces modèles, x^x représente une séquence de deux variables « liées », c'est-à-dire ne pouvant être simultanément associées à une syllabe brève.

27. Al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, poème n° LXVII, vers 31, p. 268.

28. Traduction : « [...] La perte de frères [litt. fils d'une mère] qui se sont entredéchirés ; parce que je ne fus pas après eux à m'humilier. » Dans les *Mufaḍḍaliyyāt*, la lecture du second hémistiche est la suivante : *ḥilāfa-humū 'an 'astakīna wa-'adra'ā*. La première position variable du second pied y est donc associée à une syllabe longue et le *qabḍ* ne s'y applique pas.

« bon » ni « mauvais »<sup>29</sup>. Le premier exemple cité est celui du *qabḍ* du second pied d'un hémistiche de *ṭawīl* (*mafā'ilun*), qui en efface le *yā'*, soit *mafā'ilun* ([⊖ -] ⊖ -). Mais, ajoute-t-il, si un tel processus de *ziḥāfa* est trop souvent employé et/ou combiné avec d'autres processus de *ziḥāfa*, il doit être considéré comme laid (*qabiḥ*)<sup>30</sup>. C'est le cas, dit-il, dans les deux vers suivants d'Imru' al-Qays (j'ai souligné dans le découpage métrique toutes les positions soumises au *qabḍ*)<sup>31</sup> :

*wa-ta'rifu fī-hī min 'abī-hī šamā'ilan / wa-min ḥālī-hī wa-min Yazīda wa-min Ḥuḡur*

[⊖ -] ⊖ # [⊖ -] - - # [⊖ -] - # [⊖ -] ⊖ - ## [⊖ -] - # [⊖ -] ⊖ - # [⊖ -] ⊖ # [⊖ -] ⊖ -

*samāḥata dā wa-barra dā wa-wafā'a dā / wa-nā'ila dā 'idā ṣaḥā wa-'idā sakir*

[⊖ -] ⊖ # [⊖ -] ⊖ - # [⊖ -] ⊖ # [⊖ -] ⊖ - ## [⊖ -] ⊖ # [⊖ -] ⊖ - # [⊖ -] ⊖ # [⊖ -] ⊖ -

Ce processus est obligatoire dans le dernier pied du premier hémistiche et aussi, pour le second modèle du *ṭawīl*, dont ces deux vers sont une réalisation, dans le dernier pied du vers. Pour le reste, le *qabḍ* apparaît trois fois sur quatre dans chacun des trois premiers pieds de l'hémistiche et, notamment, dans le pied trisyllabique médian<sup>32</sup>. Aussi le jugement porté sur ces vers par Ibn Barrī est-il mitigé :

Abū 'Ubayda [m. 824 ou 825] disait que les spécialistes de poésie étaient unanimes à considérer le sens de ces deux vers comme inégalé mais gâché par les occurrences nombreuses et répétées des processus de *ziḥāf*.<sup>33</sup>

L'application régulière du *qabḍ* au pied *mafā'ilun* médian, à laquelle s'ajoute l'abrégement quasi systématique du *sabab* des pieds trisyllabiques, est donc considérée comme « laide ». Qudāma b. Ğa'far rapporte quant à lui l'appréciation d'al-Ḥalīl sur l'application des processus de *ziḥāf* :

[Il] considérait [le *ziḥāf*] comme bon (correct, *yastahsinu*), dit-il, s'il est limité à un ou deux vers ; [au contraire], s'il dure (*ṭāla*) ou abonde (*kaṭura*) dans une *qaṣīda*, c'est laid (*samuḡa*).<sup>34</sup>

29. W. Stoetzer, 1989, p. 162-169.

30. Ibn Barrī, dans W. Stoetzer, p. 162-163, paragraphe 8.

31. *Dīwān Imri' al-Qays*, poème n° XIV, vers 18-19, p. 113. Traduction : « (18) Tu reconnaîtras en lui les vertus de son père, de même que celles de son oncle, de Yazīd et de Ḥuḡr, (19) La noblesse de l'un, la droiture de l'autre, la confiance que tu peux accorder au troisième, et la générosité du dernier, qu'il soit saoul ou à jeun. »

32. Dans le premier hémistiche du premier de ces deux vers, le pronom de la 3<sup>e</sup> personne du masculin singulier suffixé à la préposition *fī* doit être lu avec une voyelle longue, soit *fī-hī*, auquel cas le *qabḍ* ne s'applique pas au pied *mafā'iyun* médian de ce vers. La lecture de W. Stoetzer avec une voyelle brève (*fī-hi*) doit donc être corrigée.

33. Ibn Barrī, dans W. Stoetzer, p. 162-163, paragraphe 10.

34. Qudāma b. Ğa'far, K. Muṣṭafā éd., p. 183. Notons, dans ce passage, l'emploi du verbe

Ce n'est donc pas ici le processus en lui-même qui est en cause, mais sa fréquence. Pour illustrer cette notion de *taḥlīr* comme « défaut », Qudāma cite pour finir ces deux « vers » de 'Urwa b. al-Ward (m. vers 620-630)<sup>35</sup> :

*yā Hindu binta 'Abī Ḍirā'in/ 'aḥlafti-nī ḡannī wa-watarti-nī 'išqī*

--U-UU-U--##--U---UU-U---

*wa-nakaḥti rā'ī ṭallatin yuṭammiru-hā / wa-d-dahru fā'itu-hū bi-mā yubqī*

UU-U---U-U-UU-##--U-UU-U---

Ils ne figurent ni dans le *dīwān* édité du poète, ni dans les additions faites par Basset<sup>36</sup>. Surtout, ils ne correspondent à aucun des modèles de vers connus et répertoriés, à tel point que la division en deux hémistiches paraît elle-même hasardeuse. Il est pourtant possible de les analyser partiellement comme du *kāmil*<sup>37</sup> :

--[U-]#UU-[U-]#\_##--[U-]#--#UU-[U-]#--

UU-[U-]#--[U-]#U-UU-##--[U-]#UU-[U-]#--

Il est fort probable que ces deux vers aient eux aussi été altérés et déformés en cours de transmission. Le premier hémistiche du premier vers pourrait être considéré comme répondant au modèle du *kāmil maḡzū' muraḡḡal*, si ce n'est que le processus de *tarḡīl*, qui ajoute une syllabe finale après le deuxième pied, ne s'applique en principe qu'au deuxième hémistiche. Quant au second hémistiche du second vers, il répond au troisième modèle du *kāmil* des traités de métrique. Le deuxième hémistiche du premier pourrait également être adapté à ce modèle moyennant la suppression du mot *ḡannī*, dont la fonction grammaticale n'est pas claire à mes yeux. En effet, le verbe *'aḥlaḡa* semble signifier ici « repousser (derrière soi) » ou « manquer à sa parole », d'où « décevoir l'attente de quelqu'un », avec pour complément d'objet direct le pronom suffixe de la première personne du singulier (-nī), soit : *'aḥlaḡti-nī*, « tu m'as repoussé » ou « tu as déçu mon attente », qui constitue une proposition complète. Quoi qu'il en soit de ces spéculations, ce n'est plus d'excès de *tazḡīf* dont il s'agit ici, mais bien d'« irrégularité excessive du mètre », voire de non-respect des principes du *'arūḡ*, premier des défauts énumérés par Qudāma.

---

*samuḡa* plutôt que *qabuḡa*, dont est tiré l'adjectif *qabīḡ*.

35. Qudāma b. ḡa'far, K. Muṡṡafā éd., p. 182 ; voir aussi al-Marzubānī ('A. M. al-Baḡāwī éd., 1965), p. 122, où on lit, au second hémistiche du second vers, *fāniyatun* au lieu de *fā'itu-hū*, ce qui ne modifie pas le découpage métrique. Traduction : « (1) O Hind fille d'Abū Ḍirā', tu as déçu mes espérances et méprisé ma passion. (2) Et tu as fait commerce avec un berger qui a [ainsi ?] agrandi son troupeau. Le Temps ne lui en laissera aucune trace. »

36. *Dīwān 'Urwa b. al-Ward*, M. 'A. Mu'īn éd., 1966 ; et *Le dīwān de 'Orwa Ben el Ward*, trad. française R. Basset, 1928.

37. Les positions soulignées ne rentrent pas dans cette analyse.

La conclusion de Qudāma ne laisse pourtant planer aucun doute sur ce qu'il entend par *taḥlīr* : il s'agit bien de « l'excès de *tazḥīf* ». Le fait que les principaux exemples cités soient des vers composés suivant l'un ou l'autre des modèles du *basīt maǧzū*' n'est donc pas un hasard : du fait qu'ils se distinguent de l'ensemble des autres modèles de vers doubles par un plus grand nombre de positions variables, susceptibles d'être soumises à des processus de *ziḥāfa*, ces modèles illustrent de façon exemplaire cette définition. Mais ce défaut connaît visiblement des degrés, aboutissant, dans les cas extrêmes, dont les deux vers de 'Urwa b. al-Ward pourraient être l'illustration, à des structures métriques totalement irrégulières.

Si le rapport entre les deux significations du terme *taḥlīr*, celle, technique, d'application du *qaṭ'* aux deux hémistiches du *basīt maǧzū*, d'où le nom de *muḥalla' al-basīt* donné au modèle qui en découle, et celle, esthétique, d'excès de *tazḥīf*, est maintenant clair, il reste difficile de savoir quelle est la plus ancienne des deux. On peut toutefois les considérer toutes deux comme tardives, postérieures à l'élaboration de la théorie classique de la métrique par al-Ḥalīl, dans la mesure où elles font semblablement appel à la notion de *ziḥāfa*, qui, à ce qu'il semble, est une notion purement ḥalīlienne, propre à la théorie des cercles, comme le confirmera le passage du *Kitāb al-bayān wa-l-tabyīn* d'al-Ġāḥiḏ cité en conclusion.

Rien n'étant jamais simple, la notion de *ramal*, que nous allons examiner maintenant, vient partiellement interférer avec celle de *taḥlīr*. Dans la théorie classique, le *ramal* est un mètre du troisième cercle, dont la formule abstraite est la suivante :

– [⊖ –] – # – [⊖ –] – # – [⊖ –] – ## – [⊖ –] – # – [⊖ –] – # – [⊖ –] –

Mais ce même terme, comme nous allons le voir, a eu d'autres acceptions, totalement différentes et sans rapport visible avec cette acception ḥalīlienne. La définition du *taḥlīr* fournie par Qudāma est reprise pour ainsi dire telle quelle par al-Marzubānī (m. 994)<sup>38</sup>. Mais ce dernier, plus tôt dans le même ouvrage, évoque aussi le *ramal*, et la définition qu'il en donne est très proche de celle du *taḥlīr* :

L'un des défauts (*'uyūb*) de la poésie est le *ramal*. Et le *ramal*, pour les Arabes, désigne toute poésie de structure instable [incertaine] (*ǧayr mu'talif al-binā'*), sans plus de précisions.<sup>39</sup>

Et le premier vers cité en exemple est, comme pour le *taḥlīr*, un vers de la *Mu'allaqa* de 'Abīd b. al-Abras, le premier en l'occurrence<sup>40</sup> :

38. Al-Marzubānī, p. 121.

39. Al-Marzubānī, p. 23. Ce paragraphe consacré au *ramal* est annexé au chapitre portant sur les fautes de rime, intitulé *Al-bayān 'an al-sinād wa-l-iqwā' wa-l-ikfā' wa-l-īṭā'*.

'aqfara min 'ahlihī Malhūbu fa-l-Quṭabiyyātu fa-ğ-Ğanūbu

– U [U –] # – [U –] # – – – ## – U [U –] # – [U –] # – – –

Cette même définition du *ramal* figure également dans le *Lisān al-'Arab*, où elle est citée d'après Ibn Sīda :

[Selon] Ibn Sīda, dit Ibn Manzūr, le *ramal* désigne toute poésie inconsistante (*mahzūlin*) et de structure instable [incertaine] (*ğayr mu'talif al-binā*) ; c'est là l'une des dénominations qu'emploient les Arabes sans y associer [un contenu] précis.<sup>41</sup>

La raison pour laquelle al-Marzubānī consacre à ces deux notions que sont le *tahlīr* et le *ramal* deux sections distinctes de son ouvrage, fort éloignées l'une de l'autre au demeurant, ne manque pas d'attirer l'attention. À moins d'une redite involontaire d'al-Marzubānī lui-même, ce fait tend à suggérer qu'elles ne doivent pas être considérées comme synonymes. À cet égard, les exemples de vers cités, qui sont, dans les deux cas, en partie tirés de la *Mu'allaqa* de 'Abīd b. al-Abrāṣ, sont peut-être source de confusion. En réalité, comme nous allons le voir à présent, le terme de *ramal* a, outre le sens que lui donne Ibn Sīda, au moins deux autres significations apparemment différentes.

Abū al-Ḥasan al-'Arūḍī (m. 953 ou 954), contemporain de Qudāma, consacre lui aussi un passage de son traité de métrique à la notion de *ramal* :

Sache que le *ramal* désigne, chez les Arabes, toute poésie de structure instable (*laysa bi-mu'talif al-binā*) et ils n'ont rien d'autre à en dire, sinon qu'il s'agit pour eux d'un défaut ('*ayb*). Al-Aḥfaṣ a cité ce vers comme exemple [de *ramal*...].<sup>42</sup>

Et le vers en question n'est autre, encore une fois, que le premier vers de la *Mu'allaqa* de 'Abīd. Abū al-Ḥasan al-'Arūḍī semble donc faire remonter cette notion de *ramal* à al-Aḥfaṣ al-Awsaṭ (m. vers 830) lui-même. Malheureusement, il n'en reste aucune trace dans le *Kitāb al-'arūḍ* du dernier nommé. Quant à son *Kitāb al-qawāfī*, s'il y évoque le *ramal*, c'est dans une acception qui est toute autre et que nous allons bientôt examiner<sup>43</sup>.

Abū al-Ḥasan cite ensuite deux vers de 'Abd Allāh b. al-Ziba'rī (m. vers 640), composés suivant le mètre *hazağ*, et qu'al-Marzubānī, dans le passage qu'il consacre au *ramal*, cite lui aussi<sup>44</sup> :

---

40. Al-Marzubānī, p. 24 ; *The Dīwāns of 'Abīd Ibn al-Abrāṣ* [...], poème n° I, vers 1, p. 5. Traduction : « Malhūb a été abandonnée par ses occupants, ainsi qu'al-Quṭabiyyāt et al-Ğanūb. »

41. Ibn Manzūr, *Lisān al-'Arab*, racine *rml*.

42. Abū al-Ḥasan al-'Arūḍī, p. 302.

43. Al-Aḥfaṣ al-Awsaṭ, *Kitāb al-'arūḍ* et *Kitāb al-qawāfī*.

44. Al-Marzubānī, p. 24 ; *Ši'r 'Abd Allāh b. al-Ziba'rī*, poème n° XXI, vers 1-2, p. 48. Traduction : « (1) N'est-il pas une tribu de Dieu où ont vu le jour la sœur des Banū Sahn, (2) Hišām et le père de 'Abd Manāf, qui arbitre les disputes ? »

'a-lā li-llāhi qawmun wa- -ladat uḥtu Banī Sahmi  
 Hišāmūn wa-'abū 'Abdi Manāfin midrahu-l-ḥaṣmi

[⊖ -] -- # [⊖ -] -- ## [⊖ -] -- # [⊖ -] --  
 [⊖ -] - ⊖ # [⊖ -] -- ## [⊖ -] -- # [⊖ -] --

La citation de ces deux vers a de quoi laisser perplexe. Un seul processus de *ziḥāfa*, d'ailleurs considéré comme « correct » (*ḥasan*), s'y est appliqué, dans le premier pied du second vers. Le défaut mis en cause ne peut donc être l'excès de *tazḥīf* ou l'instabilité structurelle. Dans la phrase de conclusion à cette digression consacrée au *ramal*, qui suit immédiatement ces deux vers, Abū al-Ḥasan dit finalement :

Et il semble que selon [al-Aḥfaš], [le *ramal*] désigne toute poésie dont il manque [au mètre] des pieds (*ḡayr tāmm al-'aḡzā'*).<sup>45</sup>

Dans le *Lisān*, après avoir donné la première définition du *ramal* comme « poésie de structure instable/incertaine », en l'illustrant par le premier vers de la *Mu'allaqa* de 'Abīd b. al-Abraš, Ibn Manẓūr cite quant à lui le premier des deux vers de *hazaḡ* ci-dessus et continue ensuite de rapporter les propos d'Ibn Sīda, lequel affirme alors :

Ils placent la majeure partie du *maḡzū'* [amputé d'un pied par hémistiche] dans [la catégorie du] *ramal*. Ainsi a-t-il été entendu dire par les Arabes. Ibn Ḡinnī dit : lorsqu'il dit que « c'est un terme employé par les Arabes », étant donné que tous les termes et dénominations employés par les métriciens appartiennent au discours des Arabes, il faut comprendre qu'ils l'ont employé dans le même contexte où l'emploient les métriciens, et pas en dehors de celui-ci, que ce soit comme nom propre ou métaphoriquement. Ne vois-tu pas que le '*arūd*', le '*mišrā'*', le '*qabd*', le '*aql*' et d'autres termes employés par les artisans de cette science [la métrique] étaient en usage chez les Arabes ? Mais ce n'était pas dans le contexte (sens) que leur attribuent les [métriciens] : le '*arūd*' désigne pour eux la pièce de bois qui soutient le centre de la tente ; et le '*mišrā'*' est l'un des deux battants d'une porte ; ces termes, ainsi que d'autres, ont donc été transposés métaphoriquement (ici *tašbīhan*). Quant au *ramal*, les Arabes ont utilisé le terme lui-même [c.-à.-d. non métaphoriquement] pour désigner toute poésie dont la structure est instable (*iḏṭirāb al-binā'*) et lacunaire (*nuqṣān*) par rapport au schème de base (*al-'aṣl*). Les métriciens l'emploient dans le même sens, sans l'avoir transposé comme nom propre ou métaphoriquement. Il dit encore : en un mot, le *ramal* désigne toute poésie qui n'est ni du *qaṣīd* ni du *raḡaz*.<sup>46</sup>

Al-Aḥfaš al-Awsaṭ, dans ce passage tiré de son *Kitāb al-qawāfi'*, évoque lui aussi la subdivision ancienne de la poésie en trois genres :

J'ai entendu de nombreux Arabes affirmer que l'ensemble de la poésie [est subdivisée en] *qaṣīd*, *ramal* et *raḡaz*. On nomme *qaṣīd* ce qui est sur les mètres *ṭawīl*,

45. Abū al-Ḥasan al-'Arūḏī, p. 302. Al-Marzubānī, p. 24, reproduit mot pour mot les propos d'Abū al-Ḥasan.

46. Ibn Manẓūr, *Lisān al-'Arab*, racine *rml*.

*basīt, kāmīl, madīd, wāfir* et *rağaz* complets. C'est là tout ce que chantent (*tağannā bi-hi*) les caravaniers (*rukbān*). Nous ne les avons pas entendu chanter sur d'autres structures (*'abniya*) que celles-ci. Certains affirment [cependant] qu'ils chantent aussi sur le mètre *ħafīf*. Le *ramal* est tout ce qui ne ressort ni du *qaşīd* ni du *rağaz*. Quant au *rağaz*, selon les Arabes, il regroupe tout ce qui comporte trois pieds et est utilisé pour chanter en travaillant, en menant [les troupeaux] et en encourageant les chameaux à avancer.<sup>47</sup>

La distinction entre *rağaz* et *qaşīd* est bien attestée chez les auteurs classiques. Ibn Raşīq (m. 1071), par exemple, y consacre un chapitre dans lequel il donne de ces deux termes la définition suivante :

On désigne par le terme *rağaz* le *maşţūr* [vers simples de trois pieds], le *manhūk* [vers simples de deux pieds] et ce qui leur ressemble ; et par *qaşīd*, ce [qui est composé] de vers étendus.<sup>48</sup>

Le statut particulier de la poésie en *rağaz* est bien connu. L'idée d'improvisation est généralement associée à ce mètre. On ne peut manquer de rapprocher ici les deux verbes de huitième forme que sont *irtağaza*, « composer/improviser un morceau en *rağaz* », et *irtağala*, « improviser<sup>49</sup> ». Bonnebakker rapporte l'avis de Blachère, d'après qui « le mètre utilisé pour les improvisations, à l'époque préislamique et dans les premiers temps de l'Islam, était surtout, mais pas exclusivement, le *radjaz*. Avec les chants des chameliers (*ħidā'*), les berceuses, etc., qui, par la nature des choses, sont improvisés, les improvisations se faisaient dans les occasions solennelles : anathèmes ou satires contre l'ennemi, chants de guerre et chants funèbres<sup>50</sup> ». Le poète qui compose ou improvise des vers en *rağaz* porte aussi un nom particulier (*rāğiz* pl. *ruğğāz*, « faiseur de *rağaz* »), qui n'est ni *şā'ir* (« poète ») ni *muqaşşid* (« faiseur de *qaşīd* ») ; et un poème en *rağaz* est appelé *urğūza* (pl. *arāğīz*). L'emploi du *rağaz*, à l'époque préislamique, a donc dû relever de conditions différentes de celles relatives à l'emploi des vers doubles : « À l'époque préislamique, dit Heinrichs, le *radjaz* n'était employé que pour de courts poèmes. Ils naissaient d'une situation concrète, étaient la plupart du temps improvisés et comprenaient généralement de trois à cinq vers. Il est vrai que ces compositions en *radjaz* constituaient des unités prosodiques en bonne et due forme, mais n'étaient pas des poèmes au sens de l'œuvre d'art. Primitivement, le *radjaz* n'était pas un mètre "littéraire". Pendant la *Djāhiliyya*, personne ne composait de *qaşīdas* en *radjaz*<sup>51</sup> ». Selon Blachère, du fait qu'il « conserve dans sa

47. Al-Ĥfaş al-Awsaţ, *Kitāb al-qawāfi*, p. 68.

48. Ibn Raşīq, vol. I, p. 339.

49. Notons aussi que *rāğaza*, verbe de troisième forme, signifie « lancer un impromptu en *rağaz* » ; et la sixième forme, *tarāğaza*, « échanger des vers de *rağaz* ».

50. S. A. Bonnebakker, « *Irtidjal* », *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., vol. IV, p. 84 (R. Blachère, 1952-1966, p. 87-88, 364, 369-373) ; voir aussi M. Ullmann, 1966, p. 18-24, pour l'inventaire des thèmes traités en *rağaz*.

51. W. Heinrichs, « *radjaz* », *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., vol. VIII, p. 389.

structure la liberté du *sağ'* ou "prose rythmée et rimée" dont il dérive, [le *rağaz*] a dû être senti, chez les Nomades du domaine arabe, comme un mode d'expression inférieur au *qaṣīd* »<sup>52</sup>. Si l'on se fie à la définition d'Ibn Rašīq, le *rağaz* est un terme générique désignant l'ensemble des modèles de vers simples, dont les vers ne comportent qu'un hémistiche constitué de deux pieds (*manhūk*) ou de trois pieds (*maštūr*).

Quant à la racine *qṣd*, dont est tiré le terme *qaṣīd*, on y associe l'idée de « cheminer sans se détourner de son chemin » et d'« aller droit au but », d'où l'expression *qaṣda-ka*, « droit devant toi », faisant usage du substantif *qaṣd*, « but » ou « intention ». C'est à cette idée que les lexicographes arabes rapportent l'emploi du terme *qaṣīda* au sens de « composition en vers volontairement conçue, élaborée et portée à son point de perfection »<sup>53</sup>. Et à l'idée de composition en vers est associé le verbe de seconde forme (*qaṣṣada*), qui signifie « composer une *qaṣīda* (ou du *qaṣīd*) ». Cette filiation étymologique, quelle qu'en soit l'authenticité, ne manquera pas d'évoquer la définition de la poésie faisant appel à la notion d'intentionnalité, développée par Aristote et reprise à leur compte par certains poéticiens arabes. Ces derniers établissent une distinction entre *qaṣīda* et *qiṭ'a*, littéralement « fragment », sans pour autant tomber d'accord sur la délimitation de ces deux termes : la *qaṣīda* doit comporter au moins trois vers selon al-Aḥfaš, quinze selon Ibn Ğinnī. Le nom d'unité *qaṣīda* (pl. *qaṣā'id*), qui semble désigner un poème long et travaillé, est dérivé du collectif *qaṣīd*. Il fait pendant au poème en *rağaz* qu'est l'*urğūza*. Il apparaît donc que les notions de *rağaz* et de *qaṣīd* évoquent deux modes de composition poétique différents. Le *rağaz* désigne une poésie simple ou non préparée, souvent improvisée et limitée à quelques vers, tandis que le *qaṣīd* désigne une poésie plus travaillée, le plus souvent préparée à l'avance et, donc, rarement improvisée, qui se prête à des compositions plus longues.

Mais la définition d'Ibn Rašīq, quant à elle, fait appel à des critères purement formels. Le *rağaz* étant défini comme l'ensemble des modèles de vers simples, constitués d'un seul hémistiche et comportant deux pieds (*manhūk*) ou trois pieds (*maštūr*), il faut probablement entendre par « vers étendus » — littéralement, « [la poésie] dont les vers durent » — l'ensemble des modèles de vers doubles, constitués de deux hémistiches. L'opposition entre le *rağaz*, qui englobe le *manhūk* et le *maštūr*, et le *qaṣīd* serait donc celle entre vers simples et vers doubles. Il se trouve que cette distinction portant sur la forme extérieure du vers est renforcée par une opposition très nette du point de vue de la structure interne : comme je l'ai montré dans ma thèse, tous les modèles de vers doubles, à l'exception du *rağaz* double et des trois variantes du *basīṭ mağzū'*, sont organisés suivant une alternance de groupes stables, éventuellement trisyllabiques, et de

---

52. R. Blachère, 1952-1956, vol. II, p. 361.

53. R. Blachère, 1959, p. 132-51 ; rééd. dans R. Blachère, 1975, p. 112.

positions variables<sup>54</sup>. Mais, mis à part certains modèles qui peuvent débiter par deux variables liées (x<sup>^</sup>x), l'alternance est strictement binaire et on ne trouve jamais deux positions variables consécutives à l'intérieur d'un modèle. Dans les modèles du *rağaz*-1, -2a, -2b et -3, l'alternance est au contraire de type « ternaire » : deux positions variables « libres », ou non liées, suivies d'un groupe stable dissyllabique ([∪ –]), et ceci deux ou trois fois selon les modèles. Autrement dit, la structure quantitative des premiers est comparativement beaucoup plus stable et régulière que celle des seconds, qui laissent beaucoup plus de liberté. Il existe pourtant des exemples de *rağaz* double, dont les libertés métriques sont les mêmes que celles propres aux modèles de vers simples. Bien que rares, ces modèles sont attestés dans l'œuvre de poètes anciens<sup>55</sup>. C'est notamment cette possibilité qui incite Ibn Rašīq à critiquer la distinction entre *rağaz* et *qaşīd*<sup>56</sup>. Mais ces exemples hybrides sont trop rares pour justifier la remise en cause de cette opposition structurelle, qui ne tient donc pas seulement au type de période et à la forme extérieure du vers mais aussi à sa structure interne et aux limites assignées à la variation quantitative. L'idée que le *rağaz* est un mètre particulièrement souple, laissant une liberté plus grande au poète et, partant, plus propre à l'improvisation, intuitivement admise de longue date, trouve ici une justification empirique : le nombre de positions variables d'un vers de *rağaz*, que l'on peut métriquement considérer comme un « hémistiche isolé », est en moyenne deux fois plus important que dans un hémistiche de l'un ou l'autre des modèles de vers doubles qui constituent la classe du *qaşīd*.

L'intérêt de l'énumération des mètres du *qaşīd* à laquelle procède al-Aḥfaş réside surtout dans le fait qu'il prend soin, pour chacun des mètres cités, de préciser qu'il s'agit du modèle complet, c'est-à-dire comportant le même nombre de pieds que dans la formule circulaire. Seul le *ṭawīl* ne fait pas l'objet d'une telle spécification, pour la bonne raison que les trois modèles dérivés de sa formule circulaire sont complets : il n'existe pas de « *ṭawīl mağzū'* ». Pour le reste, al-Aḥfaş

---

54. B. Paoli, *op. cit.*, vol. I, p. 400-408 notamment.

55. Voir *Dīwān 'Antara*, poème n° XCIII, p. 167 ; et *Dīwān Ḥumayd b. Ṭawr al-Hilālī*, poème n° X, p. 63-64.

56. Ibn Rašīq, vol. I, p. 339. Ibn Rašīq cite deux vers attribués à 'Abda b. al-Ṭabīb, poète du VII<sup>e</sup> siècle. Il invoque aussi les deux arguments suivants : si le *qaşīd* désigne une « poésie travaillée », dit-il d'abord, un long poème en *rağaz* simple peut être considéré comme du *qaşīd*, comme c'est le cas des *qaşīda* des grands *rāğiz* de la période omeyyade, al-'Ağğāğ ou Ru'ba b. al-'Ağğāğ par exemple. Mais cette possibilité n'est réellement développée que tardivement et nous n'en avons que très peu de témoignages anciens. Avant cela, les plus longs poèmes en *rağaz* comptent une vingtaine de vers, et encore une telle longueur reste-t-elle exceptionnelle. Ibn Rašīq argue enfin du fait que des vers simples peuvent être composés suivant des modèles de *sarī'* et de *munsariḥ*. Ce dernier argument ne vaut bien sûr que par rapport à la taxinomie ḥalīlienne. Or, ces modèles de vers peuvent être considérés, d'un point de vue structurel, comme des variantes du *rağaz* (voir B. Paoli, *op. cit.*, vol. I, p. 353-355).

exclut donc implicitement de l'inventaire du *qaṣīd* les formes courtes des mètres cités : le *basīṭ maǧzū'*, le *wāfir maǧzū'*, le *kāmil maǧzū'*, tous les modèles du *raǧaz* qui comportent moins de six pieds et le « *madīd maǧzū'* ». Le cas du *madīd* est cependant problématique. En effet, le modèle complet de ce mètre, comportant quatre pieds par hémistiche, n'est pas attesté. Comme le disent les métriciens, le *madīd muṭamman* (« *madīd* à huit pieds ») est une innovation des modernes et elle n'est donc pas admise à figurer dans l'inventaire des modèles de la théorie classique. Le *madīd* est toujours *maǧzū'*. L'expression de « *madīd tāmm* » employée par al-Aḥfaš est donc ambiguë et peut être interprétée de deux manières. Dans la première hypothèse, elle désigne effectivement le *madīd* à huit pieds ; mais al-Aḥfaš, qui était un éminent métricien, ne pouvait ignorer que ce modèle était inusité (*muhmal*). Il aurait bien sûr été intéressant de savoir ce qu'al-Aḥfaš disait du *madīd* dans son *Kitāb al-'arūd*. Malheureusement, la partie consacrée aux mètres du premier cercle est perdue. Dans la seconde hypothèse, l'expression désignerait un *madīd* à six pieds (*musaddas*), ce qui paraît encore moins probable, un tel modèle n'étant jamais ainsi dénommé par les métriciens ultérieurs. La première hypothèse est donc la plus plausible. Il est d'ailleurs fort possible qu'un copiste l'ait lui-même ajouté à l'inventaire d'al-Aḥfaš, de sorte qu'y figure l'ensemble des mètres des premier et second cercles. Quoi qu'il en soit, il semble donc que le *madīd tāmm* doive être supprimé de la liste. Quant aux modèles du *madīd musaddas* (*maǧzū'*), c'est-à-dire les quatre modèles inventoriés dans le tableau ci-dessus, ils doivent être rangés dans la même catégorie que les formes courtes du *kāmil*, du *wāfir* et du *basīṭ*. Ces modèles, qui sont exclus de la catégorie du *qaṣīd* et qui ne sont pas non plus du *raǧaz* au sens générique défini plus haut, doivent finalement, en toute logique, appartenir au genre du *ramal*, qui est défini comme ce qui n'est ni *raǧaz* ni *qaṣīd*. Quant au *raǧaz* complet (*tāmm*), c'est-à-dire à deux hémistiches tripodiques avec césure, il appartiendrait à la classe du *qaṣīd*, de même que le *ḥafīf* d'après certains. Le cas du *raǧaz* double, comme nous l'avons vu, ne concerne que de très rares exemples et ne peut être considéré comme réellement représentatif. Sa présence dans cet inventaire est peut-être, comme celle du *madīd tāmm*, plus théorique que réelle. Comme je l'ai dit, elle ne peut remettre en cause les différentes modalités de l'opposition entre *qaṣīd* et *raǧaz* et, en particulier, celle qui concerne la structure quantitative interne des modèles de vers. Enfin, le cas du *ḥafīf* est beaucoup plus embarrassant. Son affiliation éventuelle à la catégorie du *qaṣīd* pose notamment le problème de savoir quel est le statut des modèles du *ramal*, du *sarī'* et du *munsariḥ* complets qui présentent des ressemblances structurelles évidentes avec les modèles du *ḥafīf tāmm*.

Pour en revenir au terme *ramal*, il ressort tout d'abord des passages cités que son emploi est ancien : il est attribué aux (anciens) « Arabes » (*al-'Arab*) et tous les exemples de vers cités sont également anciens, attribués à des poètes préislamiques ou *muḥadrams*, comme 'Abīd b. al-Abraš, 'Abd Allāh b. al-Ziba'rī et 'Urwa b. al-Ward. Par ailleurs, son emploi est qualifié de « non métaphorique ». Par contraste, le même terme, utilisé par les métriciens classiques pour désigner

un mètre particulier, le troisième du troisième cercle, est justifié, dans un dialogue entre al-Ḥalīl et al-Aḥfaš rapporté par Ibn Rašīq, par une comparaison avec l'activité manuelle du tissage : al-Ḥalīl aurait ainsi baptisé ce mètre « parce qu'il ressemble au tissage (de perles) sur une étoffe, à la suite les unes des autres<sup>57</sup> ». Le fait que ce terme aurait été utilisé dans des acceptions différentes par leurs « prédécesseurs » ne semble pas préoccuper al-Aḥfaš et al-Ḥalīl. Il est cependant probable qu'il existe un rapport entre l'une ou l'autre des trois définitions non ḥalīliennes du *ramal* et son acception technique dans le cadre de la théorie des cercles, comme c'est le cas pour le *tahlīf*, qui, dans la théorie classique, désigne une modification de fin de vers propre à l'un des modèles de vers du *basīṭ maǧzū'*, alors que, pris au sens d'« excès de *tazḥīf* », il s'applique à l'ensemble des formes courtes du *basīṭ*, ainsi qu'à d'autres modèles de vers et à certaines de leurs variations. La question se pose donc de savoir si un tel rapport métonymique relie les différentes définitions du *ramal*.

D'après les textes classiques cités jusqu'à présent, il apparaît que le terme *ramal* a revêtu, outre sa définition ḥalīlienne, trois acceptions visiblement différentes. Il aurait en premier lieu désigné une « poésie inconsistante, de structure incertaine ou irrégulière », dont le rythme est perturbé par de trop nombreuses variations, l'application mal venue ou excessive de processus de *ziḥāf*. Dans cette première acception, il est synonyme de *tahlīf*. Par ailleurs, il aurait été employé pour désigner « l'ensemble, ou la quasi-totalité, des modèles de vers courts (*maǧzū'*) » ; et, enfin, « ce qui n'est ni *qaṣīd* ni *raǧāz* ». La question se pose tout d'abord de savoir si ces différentes significations sont complémentaires ou contradictoires, réductibles ou non les unes aux autres. Stoetzer accorde sa préférence à la définition générique, qui permet de concilier les deux dernières des trois acceptions attestées : le *ramal* est une catégorie distincte du *qaṣīd* et du *raǧāz* et regroupe tous les mètres *maǧzū'*<sup>58</sup>. D'après lui, la définition du *ramal* comme « toute poésie de structure incertaine » peut alors être rapportée à cette définition générique. Bien qu'existant et étant connus de longue date, ces mètres courts n'auraient été régulièrement employés qu'à une époque tardive, probablement dans le courant du VIII<sup>e</sup> siècle, ce qui pourrait expliquer qu'ils aient dans un premier temps été considérés comme « anormaux » ou « irréguliers », caractéristiques d'une poésie de peu de prestige, inconsistante ou de structure irrégulière, avant de constituer une catégorie à part entière<sup>59</sup>. Cette assimilation paraît pourtant hâtive et le seul argument présenté pour l'étayer, largement insuffisant. En réalité, la plupart des modèles de vers dont on peut supposer qu'ils appartiennent à la catégorie du *ramal*, comme le *kāmil maǧzū'*, le *hazaǧ* ou le *ramal* lui-même, sont déjà employés par les poètes préislamiques.

---

57. Ibn Rašīq, vol. I, p. 271.

58. W. Stoetzer, p. 71.

59. *Idem*, p. 71.

Comme nous avons pu le constater, les termes employés dans la première de ces trois définitions du *ramal* sont, presque mot pour mot, les mêmes que ceux qui ont servi à Qudāma pour définir le *taḥlīl* et les deux termes paraissent synonymes, servant à désigner un défaut qui touche à la structure interne du vers. Mais la définition de Qudāma, qui fait référence à la notion proprement ḥalīlienne de *ziḥāfa*, ne peut être que tardive, soit qu'elle constitue un raffinement apporté par des auteurs postérieurs à al-Ḥalīl, comme Qudāma et al-Marzubānī, à la définition plus générale du *ramal* comme « irrégularité », soit que la notion elle-même ne soit pas ancienne. Il est difficile de trancher entre ces deux possibilités. Mais la seconde est loin d'être improbable. Dans le passage du *Lisān al-'Arab* qui a été cité, c'est d'ailleurs la seule définition « générique » du *ramal* qu'Ibn Sīda attribue aux « Anciens ». Quoi qu'il en soit, nous sommes devant deux définitions qui ne sont pas réductibles l'une à l'autre, la première faisant référence à la structure interne du vers et la seconde, probablement, à une idée de « longueur » du vers, laquelle reste à définir précisément. Mais il est d'ores et déjà possible de supposer qu'elle concerne essentiellement, mais peut-être pas seulement, la forme extérieure du vers, plutôt que la séquence des unités métriques. Comme le fait fort justement remarquer Stoetzer, il n'existe en effet aucun rapport entre la structure interne des modèles de vers du *basīṭ maǧzū'*, du *hazaǧ* et du *ramal* des traités de métrique, les deux premiers étant pourtant ceux suivant lesquels sont composés les vers cités par Qudāma b. Ğa'far, al-Marzubānī et Ibn Manẓūr pour illustrer la notion de *ramal* comme « genre »<sup>60</sup>. La catégorisation des vers anciens n'aurait donc, selon lui, contrairement à celle de la théorie des cercles, rien à voir avec la structure métrique des modèles, avec leur organisation séquentielle en termes d'unités métriques minimales et de pieds, mais tiendrait plutôt à la longueur du vers, au nombre de syllabes et/ou de pieds du modèle. Mais il semble ensuite hésiter à définir cette notion en termes de pieds ou en termes de syllabes. Elle « n'indique pas le type de pieds employés, dit-il, mais le nombre de pieds du vers<sup>61</sup> ». Son classement est toutefois essentiellement basé sur le nombre syllabique. À vrai dire, le choix n'est pas indifférent. L'affirmation de Stoetzer a ceci de paradoxal qu'elle paraît supposer que l'analyse en pieds, qui est celle de la théorie ḥalīlienne, aurait été reconnue, déjà, par les poètes antérieurs et par leurs contemporains, ce qui paraît peu probable. Les textes soulignent la grande part d'innovation qui est imputable à al-Ḥalīl. J'y reviendrai pour conclure. L'analyse à laquelle j'ai procédé dans ma thèse a permis de constater que, dans un nombre non négligeable de modèles de vers, le découpage en pieds et en unités métriques minimales (*watids* et *sababs*) et celui en groupes stables et positions variables ne sont pas isomorphes<sup>62</sup>. Autrement dit, les pieds ḥalīliens ne constituent qu'une possibilité d'analyse parmi d'autres,

60. *Ibid.*, p. 69.

61. *Ibid.*, p. 67.

62. B. Paoli, *op. cit.*, vol. I, ch. III, p. 246-408.

tardive au demeurant. Il paraît donc plus plausible d’imaginer que le *ramal*, pris dans son acception générique ou catégorielle de « groupe des modèles de vers doubles courts », intermédiaire entre *qaṣīd* et *rağaz*, ait impliqué une notion de longueur au sens de « nombre syllabique ».

Quoi qu’il en soit, les modèles de vers du *ramal* des traités de métrique classique ne répondent finalement à aucune des définitions ci-dessus. D’une part, le *ramal mağzū’* n’est pour ainsi dire pas employé par les poètes anciens et les modèles attestés de manière significative sont complets (*tāmm*), comportant trois pieds par hémistiche, comme dans la formule circulaire de la théorie ḥalīlienne ; et, d’autre part, tous les vers de *ramal* analysés sont conformes au principe d’alternance binaire entre positions variables et groupes stables qu’a permis de dégager l’analyse métrique à laquelle j’avais procédé dans ma thèse. Réciproquement, la notion de *ramal*, comme irrégularité ou comme genre, n’est jamais illustrée par des vers composés suivant le mètre *ramal* des traités classiques. Il n’existe donc visiblement aucun rapport entre l’une ou l’autre des définitions « anciennes » du *ramal* et son acception ḥalīlienne.

Mais le fait que le *ramal* des traités classiques ne paraisse pas avoir de rapport avec son acception générique et que la structure interne des modèles de vers, telle que définie dans le cadre de la théorie des cercles, ne soit visiblement pas pertinente pour la définition du *ramal* comme catégorie n’exclut cependant pas que cette dernière notion ait aussi pu faire appel à des caractéristiques métriques internes non-ḥalīliennes, liées à la séquence des positions métriques propre à tel ou tel modèle ou groupe de modèles de vers, comme c’est le cas pour le *rağaz* et le *qaṣīd*.

La classe du *rağaz* est aussi parfois divisée en deux sous-catégories : le *maṣṭūr*, qui regroupe les modèles de vers simples tripodiques, et le *manhūk*, les modèles dipodiques. Cette subdivision aboutit à la définition de quatre catégories, comme dans ce passage du *Kaṣṣāf iṣṭilāḥāt al-funūn* d’al-Tahanāwī :

Sache qu’Abū al-Ḥasan al-Aḥwāzī [al-Aḥfaṣ], dans son *Kitāb al-qawāfī*, rapporte que les Arabes divisaient la poésie en quatre classes. La première est la *qaṣīda*, ce qui est complet, non *mağzū’*, [ainsi appelée] parce qu’ils y composaient (*qaṣadū bi-hi*) ce qu’il y a de plus parfait dans le genre ; la seconde est le *ramal*, c’est-à-dire le *mağzū’*, qu’il soit à quatre ou à six pieds, [ainsi appelé] parce qu’il est une forme abrégée de la première [classe] et par comparaison avec la démarche pressée de ceux qui tournent [autour de la Ka’ba par exemple] ; cette classe est également appelée *qaṣīda* ; la troisième est le *rağaz*, qui comprend ce qui est constitué de trois pieds, comme le *maṣṭūr al-rağaz*, [ainsi appelé] du fait que ses pieds sont rapprochés et ses *ḥarfs* peu nombreux, ce qui le fait ressembler à la démarche d’une chamelle atteinte de quelque maladie ; la quatrième est le *ḥafīf*, c’est-à-dire le *manhūk*, employé dans la plupart des danses enfantines (*tarqīṣ al-ṣubyān*) et [de ce qui est « chanté »] en puisant de l’eau au puits (*’istisqā’ al-mā’ min al-’ābār*).<sup>63</sup>

---

63. Al-Tahanāwī, p. 745. L’autorité sous le nom de laquelle est mise cette classification est probablement al-Aḥfaṣ, qui porte effectivement la *kunya* d’Abū al-Ḥasan, et dont le *Kitāb al-qawāfī*, nous l’avons vu, fait état des genres ici mentionnés. Il est donc fort probable que

L'emploi du nom d'unité *qaṣīda* pour désigner la première classe est probablement dû à une confusion tardive entre le terme générique collectif (*qaṣīd*), qui fut assez tôt abandonné, et qui n'était plus en usage du temps d'al-Tahānawī ou des copistes de son ouvrage, et le nom d'unité (*qaṣīda*), qui était devenu le terme d'usage courant pour désigner un poème d'une certaine ampleur et, éventuellement, composé suivant certaines règles précises. Cette division quadripartite figure également dans le *Kitāb al-qawāfi* d'al-Ġawharī<sup>64</sup> :

1. *qaṣā'id (tāmm, wāfi, ġayr maǧzū)* : *al-ṭawīl, al-basīṭ al-tāmm, al-wāfir al-tāmm, al-kāmil al-tāmm, al-raǧaz al-tāmm* [certains disent *al-ḥafif al-tāmm*].
2. *ramal (maǧzū'*, comportant 4 ou 6 pieds par vers) : *maǧzū' al-madīd, maǧzū' al-basīṭ, maǧzū' al-wāfir, maǧzū' al-kāmil*, et autres [sic].
3. *raǧaz (mašṭūr)* : *mašṭūr al-raǧaz, mašṭūr al-munsariḥ*.
4. ? (*manhūk*) : *manhūk al-raǧaz, manhūk al-munsariḥ*.

Dans ces deux passages, le *ramal* est donc explicitement défini comme l'ensemble des modèles de vers *maǧzū'*, comme c'est aussi le cas, nous l'avons vu, chez al-Marzubānī et chez Ibn Sīda, dont les propos sont rapportés par Ibn Manẓūr. Et la corrélation entre cette acception et la définition du *ramal* comme « genre » intermédiaire entre le *qaṣīd* et le *raǧaz* est à présent totalement explicitée. Elle permet d'ailleurs de mieux comprendre le choix des exemples fournis par al-Marzubānī dans sa digression sur le *ramal*. Tous les vers cités sont en effet composés suivant des modèles de vers *maǧzū'* : le *basīṭ maǧzū'* et le *hazaǧ*, qui est toujours *maǧzū'* en ce sens qu'il n'est jamais employé qu'avec deux pieds par hémistiche, contre trois dans sa formule circulaire abstraite.

L'énumération des modèles de vers de chacune des quatre catégories, *qaṣīd*, *ramal*, *raǧaz-A (mašṭūr)* et *raǧaz-B (manhūk ou ḥafif)*, n'est cependant jamais complète. Si les modèles longs dérivés des quatre mètres majeurs que sont le *ṭawīl*, le *basīṭ*, le *wāfir* et le *kāmil* appartiennent indubitablement à la classe du *qaṣīd* et tous les modèles de vers de deux ou trois pieds, à celles du *raǧaz-B* et du *raǧaz-A* respectivement, le cas du *mutaqārib*, du *ramal* (au sens ḥalīlien), du *sarī* et du *munsariḥ*, notamment, qui ne sont pas mentionnés par les auteurs arabes, est difficile à trancher. D'une manière générale, la répartition précise des modèles de vers entre *qaṣīd* et *ramal* est une entreprise délicate. Au vu des documents dont nous disposons, toute reconstruction reste très hypothétique<sup>65</sup>.

---

le nom d'al-Ahwāzī (« de la ville d'Ahwāz ») soit une déformation malencontreuse d'al-Aḥfaš.

64. Le *Kitāb al-qawāfi* d'al-Ġawharī, dont il existe un manuscrit à Istanbul (bibliothèque Atef Efendi, n° 1991, fol. 34a-60a), n'a pas encore été édité. Dans la mesure où je n'ai pas personnellement consulté ce manuscrit, je cite d'après Heinrichs, « *Radġaz* », *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., p. 390.

65. Je renvoie en particulier au ch. IV de ma thèse (B. Paoli, *op. cit.*, vol. II, p. 444-490).

Ibn Rašīq rapporte, dans la *ʿUmda*, une anecdote mettant en présence al-Ḥalīl et al-Ḥfaṣ al-Awsaṭ<sup>66</sup>. Ce dernier y interroge le maître sur ses choix en matière de terminologie métrique, sur les raisons qui l’ont incité à désigner tel mètre par tel terme particulier. Cette anecdote est représentative des efforts consentis par les philologues arabes pour justifier de l’étymologie de tel ou tel terme technique particulier. En l’occurrence, les raisons invoquées par al-Ḥalīl sont loin d’être claires, d’autant que le choix de ces vocables est diversement motivé. Cette motivation est externe lorsqu’un vocable est employé métaphoriquement par comparaison avec le tissage (mètre *ramal*), le chameau qui se lève (*rağaz*) ou les modulations de la voix (*hazağ*) ; ou interne, lorsque justifiée par la structure du mètre, sa longueur (*tawīl*, *kāmil*) ou la séquence des pieds et unités métriques qui le composent (*madīd*, *wāfir*, *mutaqārib*) ; ou par la comparaison avec d’autres mètres de la théorie : le *basīṭ*, qui « s’étend sur toute la durée du *ṭawīl* », le *muḍārī*, qui ressemble (*dāra’a*) au *muqṭadab*, et le *ḥafīf*, qui est le « plus léger » des mètres exclusivement composés de pieds de sept *ḥarf*.

L’intérêt principal de cette anecdote ne tient pas tant aux justifications fournies par al-Ḥalīl qu’à l’idée qu’il aurait lui-même créé de toutes pièces cette terminologie. Elle souligne la part de création ou d’innovation qui lui est imputable. Et ce n’est pas un hasard si la majorité des dénominations adoptées trouve sa justification à l’intérieur même de la théorie des cercles. Il n’y est par ailleurs pas fait allusion à l’usage technique de certains de ces termes antérieurement à al-Ḥalīl, lequel, en ce qui concerne notamment le *rağaz* et le *ramal*, est pourtant bien attesté ; et il semble bien que ces termes aient référé alors à des notions différentes de celles définies dans le passage cité. Autrement dit, le contenu de cette anecdote laisse à penser que la typologie et la taxinomie des mètres de la théorie d’al-Ḥalīl, et non uniquement la théorie elle-même dans son organisation et son fonctionnement, sont en grande partie originales. Un certain nombre de passages tirés d’ouvrages classiques confirme ce sentiment de rupture, comme celui-ci, tiré du *Kitāb al-bayān wa-l-tabyīn* d’al-Ğāḥiẓ :

Al-Ḥalīl, dit al-Ğāḥiẓ, a donné aux mesures du *qaṣīd* et aux courts *rağaz* des appellations et des noms sous lesquels les Arabes ne se trouvaient point avoir connu ces mètres (*ʿaʿarīd*) et ces mesures. C’est ainsi qu’al-Ḥalīl a parlé des mètres *ṭawīl*, *basīṭ*, *madīd*, *wāfir*, *kāmil*, etc., ainsi que des *watid* et des *sabab*, de l’élision (*ḥarm*), des variations internes (*ziḥāf*). Les Arabes avaient toutefois mentionné dans leurs vers les termes *sinād*, *iqwāʿ*, *ikfāʿ*, mais non le terme *īṭāʿ*. Et ils ont parlé du *qaṣīd*, du *rağaz*, du *sağʿ* et des discours, ont mentionné les lettres du *rawī* et de la rime et ont employé les termes de *bayt* (vers) et de *miṣraʿ* (hémistiche).<sup>67</sup>

Outre le nom donné à chacun des quinze ou seize mètres, al-Ḥalīl aurait donc aussi choisi la dénomination des unités métriques minimales, *watid* et *sabab*, et des processus de *ziḥāfa*, *ḥarm* inclus, le terme générique, *ziḥāf*, étant lui-même

66. Ibn Rašīq (M. Qarqazān éd., 1988), vol. I, p. 270-271.

67. Al-Ğāḥiẓ, vol. II, p. 139.

vraisemblablement de son invention, ce qui confirme l'idée que l'acception esthétique du *taḥlīr* est tardive et était inconnue des anciens Arabes ; et il apparaît que la métrique classique aurait recouvert et remplacé une terminologie plus ancienne, dont il ne reste que peu de choses et qu'il est difficile de reconstituer avec un tant soit peu de précision, comme l'examen de la notion de *ramal* nous a permis de le constater.

## Références

### Textes arabes cités

- AL-AḤFAŠ AL-AWSAṬ, *Kitāb al-'arūḍ*, A. M. 'Abd al-Dā'im 'Abd Allāh éd., 1989, Le Caire, Maktabat al-Zahrā'.
- AL-AḤFAŠ AL-AWSAṬ, *Kitāb al-qawāfi*, 'I. Ḥasan éd., 1970, Damas, Ministère de la culture.
- AL-'ARŪDĪ (Abū al-Ḥasan), *Kitāb fī 'ilm al-'arūd*, édition récente 1995, Beyrouth, Dār al-Ġarb al-islāmī.
- AL-AŠMA'Ī, *Al-Ašma'iyāt*, A. M. Šākir et 'A. M. Hārūn éd., 1967, Le Caire, Dār al-Ma'ārif.
- AL-ĠĀḤIZ, *Kitāb al-bayān wa-l-tabyīn*, 'A. M. Hārūn éd., s. d., Beyrouth, Dār al-Ġīl.
- AL-ĠAWHARĪ, *'Arūḍ al-waraqā*, M. al-'Alamī éd., 1984, Rabat, Dār al-Ṭaqāfa.
- AL-MARZUBĀNĪ, *al-Muwaššah*, 'A. M. al-Baġawī éd., 1965, Le Caire, Dār Nahḍat Mišr.
- AL-MARZŪQĪ, *Šarḥ dīwān al-ḥamāsa*, A. Amīn et 'A. Hārūn éd., 1952, Le Caire, Maṭba'at laġnat al-ta'līf wa-l-tarġama wa-l-našr.
- AL-MUFADḌAL AL-ḌABBĪ, *Al-Mufaḍḍaliyyāt*, A. M. Šākir et 'A. M. Hārūn éd., 1976, Le Caire, Dār al-Ma'ārif.
- AL-ŠANTARĪNĪ, *al-Mi'yār fī awzān al-aš'ār*, M. R. al-Dāya éd., 1979, Damas, Dār al-Mallāḥ.
- AL-TAHANĀWĪ, *Kaššaf ištīlāḥāt al-funūn*, A. Sprenger *et al.* éd., s.d. (1<sup>re</sup> éd. 1861), s.l.
- AL-TIBRĪZĪ, *Al-wāfi fī al-'arūḍ wa-l-qawāfi*, 'U. Yaḥyā et F. Qabāwa éd., 1970, Alep, al-Maktaba al-'arabiyya.
- IBN 'ABBĀD, *Al-iqnā' fī l-'arūḍ wa-taḥrīġ al-qawāfi*, M. Ḥ. al-Yāsīn éd., 1960, Bagdad, Al-Maktabat al-'ilmiyya.
- IBN RAŠĪQ, *Kitāb al-'umda fī maḥāsin al-šī'r wa-ādābi-hi*, M. Qarqazān éd., 1988, Beyrouth, Dār al-Ma'rifa.
- QUDĀMA B. ĠA'FAR, *Kitāb naqd al-šī'r*, K. Muštafā éd., 1979 (3<sup>e</sup> éd.), Le Caire, Maktabat al-Ḥānġī.
- QUDĀMA B. ĠA'FAR, *Naqd al-šī'r*, S. A. Bonebakker éd., 1956, Leyde, Brill.
- Dīwān al-A'šā al-Kabīr*, M. Ḥusayn éd., s.d., s.l., Dār al-ādāb bi-l-ġamāmīza.
- Dīwān al-Muraqqiṣayn*, K. Šādir éd., 1998, Beyrouth, Dār Šādir.

- Dīwān ‘Antara*, A. Sa‘īd éd., s.d., Damas, Al-Maktaba al-‘arabiyya
- Dīwān Ḥumayd b. Ṭawr al-Hilālī*, ‘A. Maymānī éd., 1951, Le Caire, Dār al-Kutub al-miṣriyya.
- Dīwāns of ‘Abīd Ibn al-Abraṣ, of Asad, and ‘Āmir Ibn aṭ-Ṭufayl, of ‘Āmir Ibn Ṣa‘ṣa‘ah* (The -), C. Lyall éd. et trad. anglaise, 1913, Londres, Luzac.
- Dīwān Imri’ al-Qays*, M. A. Ibrāhīm éd., 1984, Le Caire, Dār al-Ma‘ārif.
- Dīwān Umayya b. Abī al-Ṣalt*, ‘A. al-Saṭlī éd., 1974, Damas, al-Maṭba‘a al-ta‘āwuniyya.
- Dīwān ‘Urwa b. al-Ward*, M. ‘A. Mu‘īn éd., 1966, Damas, Ministère de la Culture ; *Le Dīwān de ‘Orwa Ben el Ward*, trad. française R. Basset, 1928, Paris, Geuthner.
- Šīr ‘Abd Allāh b. al-Ziba‘rī*, Y. Ğubūrī éd., 1978, Beyrouth, Mu‘assasat al-Risāla.
- Šīr ‘Amr b. Ma‘dīkarib*, M. al-Ṭarābīṣī éd., 1985, Damas, Maġma‘ al-luġa al-‘arabiyya (Dār al-fikr li-l-ṭibā‘a).

### Travaux cités

- BLACHÈRE R., 1952-1966, *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XV<sup>e</sup> siècle de J.-C.*, Paris, Adrien Maisonneuve.
- BLACHÈRE R., 1959, « Seconde contribution à l’histoire de la métrique arabe : notes sur la terminologie primitive », *Arabica*, n° VI-2. Rééd. dans Blachère R., 1975, *Analecta*, Damas, Institut Français de Damas.
- BONNEBAKKER S. A., « *Irtidjal* », *Encyclopédie de l’Islam*, 2<sup>e</sup> édition, Leyde, Brill.
- BORG G., 1994, « A *Jāhilī* generation conflict », *Journal of Arabic Literature*, n° 25, p. 1-15.
- GEYER R., 1928, *Kitāb aṣ-ṣubḥ al-munīr, Gedichte von Abū Baṣīr Maimūn b. Qais al-A‘shā nebst sammlungen von stücken anderer dichter des gleichen beinamens und von al-Musayyab Ibn ‘Alas*, Londres, Luzac.
- HEINRICHS W., « *raḍjaz* », *Encyclopédie de l’Islam*, 2<sup>e</sup> édition, Leyde, Brill.
- LYALL C. (édition et traduction en anglais), 1919, *The poems of ‘Amr son of Qamī‘a*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PAOLI B., 1997, *Métrique arabe ancienne. Pratiques et théories*, thèse de doctorat, Saint-Denis, Université Paris 8.
- STOETZER W., 1989, *Theory and Practice in Arabic Metrics According to the Mufaḍḍaliyyāt*, Leyde, Het Oosters Instituut.
- ULLMANN M., 1966, *Untersuchungen zur Raġazpoesie. Ein Beitrag zur arabischen Sprach und Literaturwissenschaft*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.